

FERD. JUSTI,
LES MOTS ÉTRANGERS
EN KURDE

FONDS
Pierre RONDOT



NOTE SUR LES MOTS ÉTRANGERS EN KURDE.

Dans les excellents travaux que nous possédons sur la langue kurde l'on a trop peu remarqué, semble-t-il, que cet idiome a accueilli dans son glossaire non-seulement des mots turcs, arabes, parfois aussi syriaques et géorgiens, mais encore qu'il s'est approprié des mots néo-perses qui sont employés à côté de leurs formes-sœurs kurdes, et, grâce à leur grande ressemblance avec ces dernières, se trouvent regardées comme étant kurdes elles-mêmes. Dans sa grammaire du néo-syriaque, Nöldeke est le seul, à notre connaissance, qui ait donné à entendre cet état de choses. Vu la proche parenté du kurde et du néo-perses il est souvent difficile de décider si un mot est purement kurde ou s'il provient du néo-perses. Assurément parmi les vocables kurdes les suivants, entre autres, sont purement perses: *baḫšiš* don, pour-boire, *dîn* foi, *yasmin* jasmin, *dana*, jaspe; *bazîrgân* marchand, *eferîn* louange, *bazâr* marché, *tû* mûre, *usek* panthère, *šimšyêr* sabre, *taktaravana* litière, *ḫerdâl* moutarde, *moor* cachet, *šehrestân* ville, *pôlâd* acier, *guné* péché, *dumbala* truffe, *pirusa* turquoise, *be bakt* malheureux (néo-perses *bed bayt*), *mei* vin, et nombre d'autres. Les mots que la langue littéraire allemande — laquelle, comme l'on sait, procède d'un idiome moyen-allemand, — a emprunté au saxon (bas-allemand) tels que *torf* tourbe (vieux-haut allem. *zurfa*, sanskrit *darbha*), *boot* canot, esquif (angl. *boat*, anglo-sax. *bât*), *teer* goudron (angl. *tar*, lithuanien *dervà* bois résineux, v. haut-allemand. *zâr*, hessois *zehr*) sont aisés à reconnaître en cela qu'ils manquent de la sub-

stitution consonantique [lautverschiebung] du haut-allemand, mais pour décider si un mot est kurde ou persan il n'y a point de recours, la majeure part du temps, à un critérium aussi sûr. Cependant, nous pouvons établir le principe induisant rarement en erreur, que le mot d'emprunt persan est toujours celui dont la forme se trouve la plus proche de la forme employée en persan, tandis que le mot purement kurde est plus gâté ou s'éloigne davantage, en général, du type persan. S'il ne s'offre à nous qu'une seule forme en tant que kurde, il faut alors admettre qu'elle appartient en commun au kurde et au persan en tant qu'ils sont parents d'origine, bien que, même dans ce cas — vu l'accord fréquent dans les deux idiomes — il soit admissible de supposer que le kurde a perdu le mot qui lui était propre et a accueilli le vocable persan. Sous ce rapport le kurde en a agi largement avec le persan tout comme avec l'arabe et le turc. Pour les conceptions et les choses les plus habituelles il a échangé ses vocables iraniens contre des mots turcs, et le peuple kurde — qui, d'après les récits des voyageurs qui demeurèrent sans parti pris dans son sein, Rich, Lerch et autres, se distingue fort avantageusement de son phlegmatique dominateur turc par ses talents et ses nobles facultés — présente sous ce regard un phénomène fâcheux, car l'on sait combien procurent de force à une nation et imposent même à un puissant ennemi la conscience nationale et la garde des coutumes et de la langue domestiques.

Puis il faut remarquer que les Kurdes — autant qu'ils dépendent de l'autorité du Sultan, — n'ont admis la plupart du temps les mots persans que par l'entremise du turc; ceci trouve déjà son explication dans le fait que ceux des Kurdes dont il s'agit ne se trouvent pas en contact avec les Perses et dans nombre de cas l'on peut

reconnaître que dans leur langue les mots néo-perses sont prononcés à la façon turque. Même phénomène pour beaucoup des mots arabes — la plupart peut-être, — bien qu'ici il soit arrivé fréquemment que les mots syro-arabes aient pénétré en kurde directement; par ex. le kurde *trâr* tasse, écuelle (Garzoni Grammatica e Vocabolario della lingua kurda p. 121) fut directement emprunté aux Arabes-Bédouins de la Syrie; voyez dans le Journal de la Société orientale de Leipzig (t. XXII, p. 80, l. 18) le conte en dialecte 'aneza, publié par Wetzstein, où *dlal* دلال (plur. de *dalla* دلاله) signifie „cafetières de cuivre“.

Nous allons ci-dessous discuter quelques mots kurdes d'emprunt et montrer d'après l'observation phonétique la marche de l'emprunt.

Lerch (Forschungen über die Kurden) désigne en tant que kurde, dans son glossaire, le mot *h'av*, sommeil; dans ses textes ce mot se trouve dans la traduction d'une fable turque (1. partie, p. 28, l. 3). Mais à côté apparait le kurde *çawn* que Garzoni, p. 250, écrit *kahhu'n*. Il n'y a aucun doute que *h'av* soit le perse *çvāb* خواب qui est également usité en ture auprès du mot domestique *wyūqū* اويقو, tandis que *çawn* est le mot kurde primitif et est plus rapproché que le perse de l'arménien *k'un* գուն et du vieux baktrien *qafna* گافنا.

En kurde „viande“ se dit *gōšt* et *gōvd*. Le premier est le mot perse emprunté *gōšt* گوشت; le dernier présente une loi phonétique spécifique du kurde et est donc la forme kurde. L'apparition de *v* à la place de *š* s'explique sans doute ainsi: *š* s'est aminci en un souffle (comme dans *gōh*, oreille, persan *gōš* گوش), puis il tomba entièrement, sur quoi, d'après le *ō*, l'on développa la spirante labiale; ou bien l'on peut admettre que la spirante *h*

se transforma en la labiale *v*, permutation qui a fréquemment lieu, comme l'on sait, dans les langues romanes et germaniques. Le k. *tóvil*, écorce, semble être formé de la même façon: pers. *tōz* توژ, lithuan. *toszis*, écorce de bouleau; tandis que dans *cāv*, œil (baktr. *cašman* چشم, pers. چشم) le *š* changé en *h* est tombé et *v* est né de l'affixe *man*.

Le néo-pers *χvāhar* خواهر se trouve dans le kurde *χōár-zî*, neveu (pers. *χvāhar zāda*, prononcé actuellement *χāher zāde* خواهر زاده) tandis que le terme pur kurde est *h'óéng* qui approche fort près du baktr. *qar̥ha* (nomin.). On donne également comme exprimant en kurde le mot „sœur“ le terme *kusk* (Garzoni p. 250), *chusk* (*ch* = *χ*, Klaproth, Mines de l'Orient IV. 316), *chuschg* (Sandreczki, Reise von Mosul nach Urumia II. 229); ce mot ne semble signifier rien autre chose que „affinis, proche parente“ et être identique au néo-pers *χvēš*, actuellement prononcé *χiš*, *χjš* خویش.

En kurde „cœur“ se dit *dil*: c'est le pers. *dil* دل. Mais le mot proprement kurde, qui a gardé le *z* initial primitif devenu *d* dans les dialectes de la Perse, est *zer*; il est tombé presque entièrement en désuétude: de nombreuses phrases avec *dil* ont été admises en kurde, de même que *dil* pénétra aussi en ture.

Le „buffle“ se dit en kurde *ghamesc* (c. à d. *gameš*, Garzoni p. 102), *gamesch* (bœuf, Klaproth, Asia polyglotta p. 79) et *kōmīš* (Lerch). Si nous nous tournons vers les formes de ce mot dans les idiomes iraniens (mazend. *gūmīš*, gil. *gōmīš*, armén. *gomeš* գոմիշ) *kōmīš* nous apparaît comme étant la forme kurde pure et *gāmeš* comme ayant été emprunté à la langue littéraire persane, mot qui, puisé à la même source, passa également dans des langues non-apparentées:

géorgien *gameši*, syriaque *gāwmūš*, *gāwmeš*, *gāmeš*, hurkanien (dans le Caucase) *gāmuš* (Schieffner, Hürkan. Studien p. 158), arabe *jāmūs* جاموس. Le mot provient, comme l'on sait, du pers. *gāw* گاو, sk. *gō* et *mahiśá*, buffle.

Dans Garzoni, p. 193, „neige“ se dit *báfer*, dans Lerch *barf*. Ce dernier est le persan *barf* برف, mazend. et gil. *varf*. Le premier est le vrai mot kurde qui, n'ayant pas encore subi la métathèse, se rapproche plus que les autres du baktrien *vafra*.

En kurde „brebis“ se dit *mēš* et *mī*. C'est ce dernier qui est le mot kurde: nous avons déjà rencontré, en cette langue, la chute d'un *š* s'étant préalablement changé en *h*.

Les noms kurdes de „beau-père“ sont *kasu* (Garzoni p. 259) et *χawr* (Lerch, Bullet. de l'Acad. de Pétersbourg XIV. 83). Ici de nouveau le kurde est caractérisé par la chute de *s*, qui, en persan, est maintenu tandis que *r* tomba: *χasūr*, *χasū* خسور, خسو, vieux baktr. *qaçura*.

Le véritable mot kurde pour „langue“ est *zemān*; le terme *zewān* est emprunté au persan: *zubān* ou *zuwān*,

زبان, زبان.

Le „lièvre“ s'appelle en kurde pur *kiergú*, avec chute de *š* terminal; le mot emprunté au persan est *keróšk*: pers. *χargōš* خرگوش, *χargōšak* خرگوشک.

„Colombe“ en pur kurde est *kevík*; le mot emprunté au persan est *kebuder*, ou le contracté *koter*. Le mot *kevík*, pour *kebúd-k*, avec affixe diminutif, égale précisément le sanskrit *kapōta* (diminut. *kapōtaka*) et semble signifier — non pas „ayant beaucoup de petits“ selon la dérivation indienne d'après *ka* et *pōta*, — mais bien l'„oiseau bleu“ d'après le plumage bleu-obscur du pigeon domestique, et il paraît être identique à l'arménien *kaput* կապուտ „bleu“.

Le „jour“ se dit en kurde *rō*, *rū*: le terme tiré du persan est *rōž*; pers. *rōz* روز.

Pour „proche“ le vrai mot kurde est *nizik*, le terme d'emprunt est *nizdik*: pers. *nazdik* نزدیک.

Le mot kurde habituel *him*, aussi, est le néo-perse *ham* هم, tandis que le terme kurde de parenté primitive est *hev*. De là le mot *hemsér*, ami (au propre „ayant la même tête“) est le mot étranger pers. *hemser* همسر.

La préposition baktrienne *fra* فر, néo-perse *far* فر, change son *f* en la spirante gutturale *h* et le *r* en *l* de sorte qu'à ce *fra* correspond en kurde *hel* — (préfixe verbal, par ex. *hel-girt* il prit, il déroba, qui répondrait à un „fragerepta“ baktrien). — Dans l'arménien *ar* et dans l'ossète *ar* même résultat. Il s'en suit que les composés kurdes où se montrent *far* ou *fer* sont tous des mots d'emprunt, — tout comme dans l'arménien ceux commençant avec *hva*, tirés du perse (pehlvi) durant la domination parthe.

Cet emprunt s'étend jusqu'aux pronoms. Non seulement il s'agit ici de différents adverbes dérivés des pronoms, mais nous trouvons même le formatif du pron. de la prem. pers. *min*, devenu nominatif en persan, qui prend la place du kurde pur *ma* ou *me*. Les noms de nombre de 11 à 19 sont pleins d'enseignement. Garzoni, Klaproth, Lerch et autres citent *yānzdeh*, *duānzdeh*, *sēzdeh*, *cārdēh*, *pānzdeh*, *šānzdeh*, *heštdeh*, *heštdeh*, *nōzdeh*, qui tous sont empruntés. Lerch a seul trouvé des termes purement kurdes; ils sont remarquables en ceci qu'ils s'écartent, quant à la formation, de ceux du persan, de l'ossète, du béloutche, etc.: en effet ils posent la dizaine en premier terme de sorte qu'il faut dans le corps du mot suppléer un „et“. Le mot „onze“ manque par malheur. Les suivants sont: *dandū*, *daušē*, *daučār*, *daupēnj*,

daušéš, *dauháft*, *dauhéšt*, *dawnéh*. Cette formation concorde de la façon la plus précise avec celle de l'arménien : *tasn-erku* (ասնէրկու. 12), *tasn-erek'* (ասնէրէք 13) etc., et — ne l'oublions pas — également avec le turc, le géorgien, l'avare, le hurkanique, l'abchasiqne, le kasikumuque, ainsi avec les diverses langues caucasiennes, parmi lesquelles, pourtant, l'udien et le tchetchenzique s'accordent avec le persan.

Nous trouvons assez souvent que le mot persan emprunté possède, à côté du mot kurde, une nuance significative. Ainsi pour „barbe“ vaut le mot kurde *rē*, pour „laine“ le persan *riš*: l'un et l'autre remontent au baktrien *raēša*. En kurde „ville“ se dit *basciéra*, *bascéra* (Garzoni 112. 202), *badjar* (Klaproth, Asia polygl. 80), *bāžēr* (Lerch): le néo-persan *bāzār* بازار s'emploie en kurde avec le sens néo-persan de „marché“. Les deux mots sont originairement identiques et signifient un lieu de commerce; le plus ancien terme persan (pehlvi) est *vājār* واجار, (cf. Hamza Ispahan. éd. Gottwaldt, p. 47, l. 11), armén. *wacār* վաճար.

Ce qui concerne l'expression pour „chien“ est remarquable. Le mot connu *suh* (Garzoni 106) *sa* ou *sē* (Lerch I, 92 n. 3) correspondant au vieux baktrien *span*, au vieux médique *spaka* (chiennne), au russe *sobaka*, paraît ne pas être purement kurde, mais avoir été emprunté au persan: *sag* سگ. Le vrai mot kurde est *kúcik*. Mais ce terme semble être arrivé aux Kurdes, vraisemblablement avec une certaine espèce de l'animal, à travers le Caucase, ainsi qu'en témoignent les formes suivantes en diverses langues: ossète *k'ud*, thush *kaç*, tchetchenzique *kēzi*, hurkanique *kaça* (jeune chien), kasikumuque *kaçi*, udien *kučan* (jeune chien, mots que l'on peut trouver tous dans les écrits de Schiefner sur ces langues), voloche

küttzel; on rencontre même dans le tongouse de Barguzinsk *katchikan* (качикань, Pallas Vocab. II, p. 75 a), en korièque *koscha*, en kamtchadale *kossa*. Si nous admettons que tous ce mots soient parents, nous avons alors ici un mot qui, vers l'occident, a voyagé jusqu'en Esthonie et en Lithuanie: lette *kucca* (chienne), esthonien *kutsuk*, illyrien *kučak*, hongrois *kutya*, syriénique *kūcjan* (Diefenbach, Goth. Wörterb. II, 584) et, vers le sud, non-seulement vers les Kurdes, mais encore a pénétré dans la langue des Béloutches (*kuchak*, ch = ě) et dans quelques dialectes du Népaül (v. Hunter, a Dictionary of the non-aryan languages of India p. 116). L'on a dans l'Inde le Gurgī ou chien géorgien et il est possible que le nom de ce chien était l'hindoustani *kuttha*, l'hindi *kuttā* que l'on ne peut pas rapprocher du sk. *kukkura*.

Parfois nous trouvons qu'un mot étranger fut d'abord „kurdifé“ et que plus tard ce même mot étranger fut introduit à nouveau, trahissant ici son origine étrangère d'une façon plus évidente que dans sa première transformation. C'est le même phénomène que dans le français *pitié* et *piété*, *chétif* et *captif*, *saison* et *station*, *fraile* et *fragile*, *noël* et *natal*, à part qu'ici il ne s'agit pas de mots étrangers. Les noms du chêne et du marronnier se trouvent dans le cas qui nous occupe: *dār-i berú* (Lerch) et *sciāh balót* (Garzoni 108). Tous deux viennent de l'arabe *ballūd* بلود, mais, en changeant *l* en *r* et en laissant tomber la consonne terminale *berú* a dissimulé son caractère étranger. En kurde le dirhem s'appelle *dráf* (danaro, Garzoni 129), mais la drachme s'appelle *drahm* (Garzoni 137); le premier mot remonte au pers. *diram* درم, arabe *dirham* درهم (avec changement de *m* en *f*, comme dans *daf*, piège, pers. *dām* دام, *lāghāf*, bride, pers. *laḡām* لگام): le second mot, provenant du

néo-grec, n'a pénétré que dans les temps récents, grâce au trafic.

Avant de terminer, encore quelques exemples des voies différentes qu'ont suivies en kurde les mots d'origine étrangère. Ces sortes de mots proviennent:

1) Du perse par l'entremise du turc: *kišniš*, coriandre, est pris au turc *kišniš* qui, à son tour, n'est qu'une prononciation grossière du pers. *kišniš*, *kišniž* کشنیز, کشنیج. Le nom kurde du sucre est *šukîr* (Lerch) qui s'explique d'après le pers. *šakar* شکر, le turc *şeker*, tandis que l'arabe a *sukkar* سكر. Le *š* correspond mieux à la sifflante de l'expression-mère indienne *çarkarā*. En kurde „chou“ se dit *kalam* (Garzoni 109) d'après le persan *kalam* کلم qui est aussi usité en turc à côté de *lah'ana* (le kurde a également *lahaná*, du grec *λάχανον*), tandis que l'on emploie en arabe une autre forme prise au grec, à savoir *kromb* كرنب (Berggren, Guide français arabe-vulgaire 180). En kurde „céleri“ se dit *kerefs* (Garzoni 241), emprunté au pers. *kerefs* كرفس, tandis qu'en arabe l'on dit *kerfes* كرفس. Pour le vif-argent Lerch cite *jîve*, qui est le pers. *jîva*, *žîva* جيوه, جيوه tandis que Garzoni 93. 185 donne la forme *zibaq* empruntée à l'arabe *zibaq* زيبق. Un oiseau, qui n'est point caractérisé d'ailleurs d'une façon plus précise s'appelle en kurde *péri kósik* (Lerch) „oiseau des fées“: *péri* est le mot persan bien connu, baktr. *pairika*, qui arriva également aux Turcs avec les contes persans; quant à *kósik* c'est le turc *qūš* قوش, oiseau, avec l'affixe possessif *i* appuyé en kurde sur *k*.

2) Du perse par l'arabe dans le turc, et de là en kurde: le soufre, en kurde, se dit *kibrít* (Garzoni 249),

mot qui, du kurde, passa aussi en néo-syriaque, *kibrît*, Nöldeke p. 117. En arabe le mot est *kibrît* كبريت, peut-être d'après l'hébreu *gāfrît* גַּפְרִית, et en turc l'on dit aussi, par ex., *kibrît* *ōjāry* کبریت اوجاری, fonderie de soufre. Ce mot arabe, arrivé en kurde par l'entremise du turc, provient lui-même du persan *gogird* گوگرد que nous voyons aussi dans le mazender. et gilān. *gugerd*, l'afghan *kokurt*, le géorgien *gogirdi*, le suane, thush *gogird* et le néo-syriaque *kugurd* (ce dernier auprès de *kibrît* ci-dessus mentionné). En kurde l'orange se dit *nārénj*, en arabe *nārinj* نارنج: la forme persane est *nārang* d'après l'indien *nāraṅga*, oranger. La pistache s'appelle en kurde *fistik* (Lerch), forme arabe (*fustuq* فستق du pers. *pistak* پسته qui était déjà connu dans l'antiquité: Nikandros de Kolophon, dans les Deipnosophistes d'Athénée XIV, ch. 61 p. 649 d., nomme ce fruit *πειτακία*, Poseidonios le stoïcien l'appelle *βιστάκιον*. Au surplus Garzoni p. 184 donne pour la lentisque (*pistacia lentiscus*) alliée à la *pistacia vera* le terme kurde *mstékki*, emprunté à l'arabe *masḍakī* مصطكى qui devint en espagnol *almáciga*: l'espagn. *másticis* provient du lat. *mastic* qui, de son côté, est né du grec *μαστιχῆ* dont dérive l'arabe *masḍakī*; cf. Pott dans la Zeitschr. für die Kunde des Morgenlandes VII, 101. Le nom kurde du vitriol est *zaj* (c. à d. *zāj*, Garzoni 274) d'après l'arabe *zāj* زاج qui provient du pers. *zāg* ou *zāγ* زاک, زاع. La pierre précieuse hyacinthe se dit en kurde *zamrūt scin*; *scin* signifie „bleu“ *zamrūt* „émeraude“. Ce mot est en turc *zümürüd*, en arabe *zumurd* et *zumurrud*, par contre, en persan, *zamrad*, *zamarrad*, sanskrit *marakata*, d'après le grec *μαράκτις*, cf. Blau Journal de la Société orient. d. Leipzig XXIII 279.

Puis il y a nombre de mots qui sont absolument les mêmes en persan, en arabe et en turc et l'on ne peut, en conséquence, déterminer précisément celle de ces langues à laquelle le kurde les emprunta. Toutefois, et du moins dans le vocabulaire que nous trouvons dans Lerch, Rhea et Garzoni, l'on peut admettre à priori que c'est au turc que l'emprunt a été fait directement. Lerch remarque cependant (Bullet. de l'Académie de Pétersbourg XIV, 78) que la plupart des prisonniers de guerre kurdes retenus à Roslawl possédaient aussi le turc.

FERDINAND JUSTI.

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION DU SERBE.

Je pense avec M. St. Novaković (voyez ci-dessus, V p. 263) que la transcription croate des caractères serbes ne mérite pas une approbation entière. Toutefois je ne puis m'associer complètement aux réformes qu'il propose. Je me permettrai de présenter ici mes vues personnelles sur ce sujet.

Tout d'abord je pense qu'il faut éviter de rendre un caractère unique serbe par un double signe latin. Cela s'applique en premier lieu à la transcription de ѣ . Ainsi que le dit M. St. Novaković le ѣ est rendu tantôt par *dj* (c'est la transcription la plus commune), tantôt par *gj* (Vuk Stefanović, Daničić); évidemment il faut écarter le premier mode — *dj* — pour la raison donnée par M. St. N.; mais si la transcription par *gj* n'offre point le même inconvénient, elle n'en est pas moins fâcheuse en ce fait qu'elle rend un signe unique par deux signes. J'écarte donc *gj* tout aussi bien que *dj*, et je

transcrit **h** par *j* : en ceci je me fonde sur l'analogie de **h** transcrit par *č*. M. Novaković use de *č* à la façon des Tchèques, mais le système analogique me semble préférable.

Le même procédé analogique me fait rendre **u** par *j* : comparez **u** rendu par *č*. D'ailleurs *dž* pour **u** figure encore par deux signes un caractère unique.

Au lieu de *nj* pour **h** M. St. Novaković adopte *ñ* — à la façon tchèque. — Je pense qu'il est plus exact de s'en tenir encore à l'analogie croato-serbe elle-même et de rendre **h** par *ñ*.

J'en dirai tout autant de **z**, que je ne rendrai pas plus par *ž* (Novaković) que par *lj* (système ordinaire), mais bien par *l'*.

Je propose donc le schème suivant :

u <i>č</i> ,	u <i>j</i> .			
h <i>č</i> ,	h <i>j</i> ,	h <i>ñ</i> ,	z <i>l'</i> .	

D'autre part je pense qu'il est fort bon de s'en tenir à l'ancien signe **k**, transcrit légitimement par *ě*, prononcé, selon les dialectes, soit *ije*, soit *je*, soit *i*, soit *e*. Ce caractère **k** et sa transcription *ě* se prêtent d'eux-mêmes aux divers modes de prononciation qui leur peuvent être affectés, et, de la sorte, mettent chacun d'accord, ce qui est un avantage inappréciable.

AB. HOVELACQUE.

LES RACINES V_{ABH}, V_{AP} ET L'ALLEMAND
WEBEN.

L'on range habituellement sous une racine V_{ABH}, non-seulement le gr. ὕψη, ὕψος, tissu, ὑφαίνω, je tisse, le sk. *urnavābhi*, — araignée, mais encore l'allemand *weben*, tisser, dont le *b* représenterait légitimement un BH organique.

Cette attribution de *weben* à une racine V_{ABH} n'est peut-être pas aussi certaine qu'on le pourrait penser au premier abord.

Si en effet nous nous rappelons que les langues germaniques ont été soumises, non-seulement à un traitement de renforcement des explosives (lautverschiebung de Grimm), mais encore à cet autre phénomène qui conduisit les explosives organiques P, T, K à devenir parfois en allemand moderne des *b*, *d*, *g*, et cela grâce à la sériation suivante :

P	f	v	b
T	þ ¹⁾	ʈ ²⁾	d
K	h ³⁾	h ⁴⁾	g,

si nous songeons, disons-nous, à ce second phénomène⁵⁾, nous serons tentés d'assigner plutôt *weben* à une racine V_{AP}.

Les quatre formes de la consonne organique auraient été: p, f, v, b, ainsi que l'expose le schème suivant:

1) Valeur du *th* anglais dit fort: thick.

2) Valeur du *th* anglais dit faible, ou doux: there.

3) Valeur approximative du *ch* allemand dans: noch.

4) Valeur approximative du *g* allemand dans: sagen.

5) Nous l'avons signalé dans ce recueil, II pp. 310—313.

1^o — Etat organique: P. Comparez, sans doute, le sk. *vapus*, — forme, corps.

2^o — Application du renforcement germanique. Cette couche apparait encore dans le suédois *vîf*, tissu. Comparez l'ancien nordique *vef*, je tisse.

3^o — Variation de pôle: *f* devient *v*. Le bas-allemand en est à cette période. Anglais *to weave*, holland. *weven*.

4^o — Allemand *weben*.¹⁾

En somme l'élément simple serait le même dans *weben* et ὕφή — à savoir VA, — mais les dérivatifs primaires auraient été différents.

Allem. *geben*.

Après les nombreuses et malheureuses tentatives faites pour expliquer l'allemand *geben*, nous estimons que M. Chavée a proposé avec succès de regarder le *g* initial de cet mot comme représentant un Y organique. L'échange de *g* et de la demi-voyelle *y* sur le terrain du germanisme est un fait bien connu, et nous pensons que l'auteur cité en a su tirer une heureuse application dans la circonstance dont il s'agit.

D'après lui, DA, élément simple primordial, aurait admis l'intercalation d'une demi-voyelle, de là DYA²⁾, puis, la consonne initiale tombant, l'on aurait eu YA, d'où YABH. Le got. *giban*, donner, aurait son *b* régulièrement pour un BH organique.

¹⁾ Les exemples analogues sont loin de manquer. Entre autres nous pouvons citer: I. sk. *upari*, gr. ὑπερ. II. got. *ufar*, anc. nord-*yfir*. III. angl. *over*, holl. *over*. IV. allem. *über*. — I. *septem*. II. anglo-sax. *sëofon*. III. angl. *seven*, holl. *zeven*. IV. got. *sibun*, allem. *sieben*. — Etc.

²⁾ Le mot *gott*, lui aussi tellement discuté, s'expliquerait de la même façon, et serait parent de *deus*, tout comme *giban* de *dare*. Cette double interprétation nous semble hautement probable. Toutes les autres, sans exception, sont, à nos yeux, inadmissibles.

Toutefois, nous pouvons nous demander si c'est bien YA_{BH} et non YA_P que l'on doit regarder comme forme radicale. La seconde transformation nous apparaîtrait dans le suédois *gifmild*, généreux, libéral, la troisième dans le got. *giban*, l'angl. *to give*, le holland. *geven*, la quatrième dans l'allemand. *geben*.

Pour l'intelligence de ce phénomène, et dans le but de ne pas nous répéter inutilement, nous renvoyons le lecteur à la notice précédente (p. 101) sur le mot *weben*. Il y est traité de cette filière *p, f, v, b*.

A. HOVELACQUE.

CORRECTIONS AU TOME V.

- P. 396 l. 30, 31, 34 : à
„ 405 „ 26 : этнографическая
„ 422 „ 9 : en tant
„ 416 „ 1 : du suomi; 28 : on ne saurait nier; 34 : dravidienne

CORRECTIONS AU TOME VI.

- P. 16 l. 26, 29, 31, 33 : l'épître.
-

L'abondance des matières nous fait remettre au prochain cahier la suite du Bulletin bibliographique de M. Dureau.

Pour le même motif nous renvoyons au fascicule d'octobre un certain nombre de compte-rendus.

En vente à la librairie E. Leroux (28 rue Bonaparte): Langues, races, nationalités par A. Hovelacque. 1873. Prix: 40 centimes.

L.P.-
28